Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 109 (2001)

Buchbesprechung

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS*

Olivier REGUIN, *Saint-George : village, prieuré et seigneurie à la fin du moyen âge* (*Bibliothèque historique vaudoise* 117), Lausanne, Bibliothèque historique vaudoise, 2000, 219 p.

C'est depuis le Canada que l'auteur exilé s'est penché sur une petite communauté médiévale proche de Bursins d'où il est issu en scrutant simultanément le village et le prieuré de Saint-George, le premier constituant une seigneurie dépendant du second, dont l'étude se heurte pourtant à un quasi désert documentaire, à une notable exception près : un registre d'extentes de la seigneurie levé en faveur du prieuré par le notaire Jean Thomasset de 1434 à 1438, déposé aux Archives d'État de Genève. Ce document, que l'auteur considère comme « exceptionnel à plus d'un titre » (p. 13), l'est assurément pour Saint-George étant donné la pauvreté des sources conservées pour cette communauté, mais cette constatation se banalise quelque peu si l'on considère le nombre de volumes similaires conservés dans la série F des Archives cantonales vaudoises qui présentent des caractéristiques semblables. Il lève une partie du voile couvrant le passé d'une communauté rurale vaudoise méconnue.

Il n'en reste pas moins que le travail de M. Reguin démontre, par son étude systématique, les richesses que l'on peut tirer d'un terrier. Il commence par décrire Saint-George dans son contexte sur les plans géographique, seigneurial et ecclésiastique, avant d'aborder la présentation de sa source principale, le registre d'extentes. Il passe ensuite aux relations entre seigneur et paysans, puis aux aspects juridiques, avant de traiter le territoire communal (diversification, redevances et rendement) et la communauté (institutions, collectivité, population et localisation du village). La dernière partie aborde la seigneurie ecclésiastique (revenus, personnel et rapports avec les juridictions voisines), pour conclure sur l'hypothèse du rôle joué par les Prangins-Cossonay dans la fondation de Saint-George. Un très bref épilogue évoque le devenir de la seigneurie sous le régime bernois. Une première annexe renferme quelques transcriptions, la seconde étudie les mesures, poids et monnaies, la troisième résume les différentes tenures et présente les lieux-dits ; quant à la quatrième, elle offre 3 cartes, l'une présentant le village d'après la grosse Thomasset et deux autres la région de La Côte sous ses aspects seigneurial et ecclésiastique au XVe siècle. Un index des noms de lieux et de personnes clôt l'ouvrage.

---

* En raison du nombre important d'articles dans ce numéro, le nombre de comptes rendus a été réduit. La Revue 2002 en comportera en revanche de nombreux.

Il est rare de voir un travail fondé essentiellement sur une seule source, un terrier. La comparaison avec d'autres grosses de reconnaissances aurait sans doute permis de nuancer ou de préciser l'une ou l'autre remarque. On peut regretter l'absence systématique de majuscules pour les noms propres (de lieu comme de personnes) dans les transcriptions latines, ce qui gâche quelque peu la lisibilité. On peut aussi regretter que l'auteur prenne le seing du notaire pour une figure héraldique (p. 64), ce qui n'est pas le cas à proprement parler. Son éloignement et le manque de travaux sur l'un ou l'autre point (par exemple sur la famille Thomasset, dont un important lot de documents à classer se trouvent dans le fonds P de Joffrey des ACV) ne lui ont pas permis d'apporter toutes les précisions souhaitables. Mais quelles que soient les réflexions que l'on pourrait faire sur le fond ou la forme, ce travail est exemplaire pour démontrer les richesses que l'on peut tirer d'un terrier : d'autres communautés vaudoises – mais hélas pas toutes ! – pourraient bénéficier d'une enquête similaire. Remercions M. Reguin d'encourager le lecteur dans cette voie.

Pierre-Yves Favez

Monique DROIN-BRIDEL, *Servir ou trahir. Notables genevois et serviteurs vaudois autour de Caroline de Brunswick, princesse de Galles, entre 1814 et 1821. Avec le « Petit mémoire de voyage de Louise Demont et Mariette Bron dans le Levant en 1815 et 1816 »*, avant-propos de Liliane Mottu-Weber, Genève, Éditions Suzanne Hurter, 2000, 283 p., ill.

C'est la découverte dans les archives familiales d'un journal de voyage resté inédit en français, rédigé par une jeune Vaudoise, Louise Demont (1793-1867), qui a conduit Mme Droin à se livrer à une étude des dernières années de la princesse de Galles, Caroline de Brunswick, qui vivait séparée de son mari devenu roi d'Angleterre sous le nom de George IV en 1820, en privilégiant l'angle helvétique. De passage en Suisse avant de s'installer en Italie de 1814 à 1820, elle engagea Louise Demont comme femme de chambre, puis sa demi-sœur cadette Mariette Bron (1797-1869), toutes deux de Colombier-sur-Morges, qui l'accompagnèrent dans ses diverses pérégrinations, en particulier à une expédition de 10 mois d'Italie en Palestine, en passant par Tunis, la Grèce et Constantinople... L'aînée en avait fait une rédaction à l'intention de sa mère. Mais Louise Demont fut licenciée en 1817. De ce fait, elle devint un témoin de première importance dans le procès intenté par le roi à sa femme et qui défraya la chronique en 1820. En plus de la vie quelque peu extravagante de la princesse, l'ouvrage nous présente certains aspects de l'interpénétration de l'aristocratie anglaise et de notables genevois et vaudois notamment à partir du récit de voyage d'une campagnarde vaudoise et de sa correspondance liée au procès.

L'un des intérêts de cette publication réside dans une étude fouillée de fonds d'archives publics et privés. Mme Droin s'est livrée à un dépouillement minutieux de dépôts publics (Archives royales de Windsor, Archives d'État de Genève et cantonales vaudoises, archives communales de Lausanne et de Morges), mettant à profit la richesse de certains fonds privés (citons en particulier le fonds P Gaulis aux ACV), pour parvenir à identifier quasiment chacune des personnes mentionnées et mettre ainsi à jour des liens parfois inattendus : rares sont celles qui ont échappé à sa perspicacité. Et il n'est pas moins curieux de voir Mariette Bron, après avoir épousé l'ancien valet de chambre puis maître d'hôtel de la princesse de Galles, Jean-Michel Hiéronymus, devenir tenancière avec son mari de l'Hôtel de l'Ancre à Ouchy, qui sera ultérieurement l'Hôtel d'Angleterre ! Tout comme il est piquant de voir le couple Hiéronymus devenir voisins à Sébeillon de l'ancien valet de chambre de Napoléon, Jean-Abram Noverraz (p. 192), alors que la princesse de Galles avait précisément marqué un intérêt très profond pour la famille de l'empereur (p. 46) !

Un autre intérêt est évidemment le journal de voyage de Louise Demont, récit étonnant par les ouvertures données sur un monde parfois fermé aux hommes (tel le harem du bey de Tunis), cela grâce à la princesse, et la curiosité qu'elle montre à l'égard de ce qu'elle visite — son instruction remarquable pour une campagnarde qui n'a suivi que les écoles de Colombier et de Cossonay (cf. l'étude de Georges Panchaud sur les écoles vaudoises à la fin du régime bernois, d'après l'enquête Stapfer de 1799).

L'opiniâtreté de Mme Droin à traquer tous les détails nous permet ainsi de suivre dans ses divers méandres les heurs et malheurs d'une Vaudoise d'extraction modeste dans le sillage d'une princesse peu conventionnelle, rejetée par son mari et contrainte à l'exil. L'ouvrage se clôt sur diverses annexes dues à Louise Demont : récit de voyage, correspondance et testament.

Pierre-Yves Favez

Laurent TISSOT, *Naissance d'une industrie touristique. Les anglais et la Suisse au XIXe siècle* (*Collection Histoire*), Lausanne, Payot, 2000, 302 p.

Professeur aux Universités de Neuchâtel et de Fribourg, l'historien Laurent Tissot a publié l'an passé un ouvrage passionnant et fort bien documenté sur le développement touristique de la Suisse au regard du rôle joué par les anglais au XIXe siècle.

Historien de l'économie suisse qu'il ausculte depuis bientôt 30 ans, Laurent Tissot a constitué au travers d'une trentaine de titres d'ouvrages ou d'articles, une bibliographie fournie touchant aussi bien l'industrie horlogère, la banque, que l'essor du chemin de fer ou celui des services.

Héritière des découvertes technologiques et de l'avance dans le domaine financier insufflées par les anglais, l'industrie touristique — le tourisme comme on

désigne aujourd'hui cette source de revenus non négligeable — ne pouvait manquer d'attirer Laurent Tissot dont plusieurs articles de sa plume ont déjà paru depuis une quinzaine d'années, certains repris par ailleurs dans ce volume. C'est donc une synthèse très dense, et donc bienvenue, qu'il nous est donné de lire aujourd'hui.

Balayant du regard tout le XIXe siècle, l'auteur dresse une vaste fresque de ce mouvement. De 1820 à 1914, la Suisse de par la beauté de ses montagnes, la fraîcheur de son climat, la stabilité de ses institutions politiques et sociales et la performance de son système bancaire a drainé des dizaines de milliers de touristes venus d'Angleterre. Sujet d'inspiration romantique pour les uns, lieu de formation ou de convalescence pour les autres, terrain de sport et d'aventure au travers de l'alpinisme pour d'autres encore, la Suisse fascine et attire.

Scrutant le cheminement menant d'un acte individuel et aristocratique, comme pouvait l'être le « Grand Tour » au XVIIIe siècle, au voyage transformé en « produit de consommation » bourgeois au siècle suivant, Laurent Tissot dégage les mécanismes économiques régissant l'organisation, le développement et la satisfaction de cette demande. Comment ce produit a-t-il été construit ? Quels en furent les acteurs et les formes qu'il a pris ? Comment a-t-on bien pu le rendre largement consommable et l'assimiler à la culture britannique avant de l'être à la civilisation des loisirs ? Comment la Suisse a-t-elle été intégrée dès 1870 au marché touristique naissant ? Quels facteurs expliquent l'émergence du tourisme comme secteur économique à part entière en 1914 ?

Les anglais ont certes joué en Suisse un rôle déterminant. Dès la fin des guerres napoléoniennes, ils ont créé, amplifié et profité de deux phénomènes complémentaires : la conception des « guides de voyages » tirés à des milliers d'exemplaires et l'installation sur tout le territoire d'« agences de voyages » et de « correspondants » spécialisés.

Les guides de voyages anglais sur la Suisse paraissent en masse dès 1838 déjà; ils sont légion de 1870 à 1890 (environ 130), se stabilisent à la fin du siècle (85 entre 1890 et 1899) et diminuent à l'aube du Premier Conflit mondial (65 entre 1900 et 1914). Parmi eux, le Guide Murray sort déjà en 1836. Sa couverture rouge et ses titres en lettres d'or en font un classique du genre dont le succès sera foudroyant avant d'être détrôné par l'allemand Baedeker dont l'édition bisannuelle tire à trois mille exemplaires dès avant 1914.

Le guide de voyage répond aux multiples contradictions du touriste et du voyageur : attirance vers l'inconnue et crainte de l'affronter. Pour satisfaire l'agrément du voyageur, le guide donne les bonnes adresses et diffuse de bons conseils. Rapidement cette banque de données impose — ou dans le meilleur des cas suggère — ce qu'il faut voir et où il faut s'arrêter. Le guide de voyage évolue rapidement vers le bréviaire dictant ce qui est économique, recommandant ce qui est le plus hygiénique. Le guide protège le voyageur de toute mauvaise surprise ou contretemps. Du même coup, il véhicule un « conformisme de la découverte » et

aseptise le pays qu'il décrit : voir des paysages ou jouir de la nature certes, mais sans ses habitants. Il impose sa dictature du « touristiquement correct ».

Les agences de voyages, quant à elles, orchestrent tous les détails matériels auxquels se heurte les voyageur : prix des billets, horaires des chemins de fer, recommandations et réservations des meilleurs hôtels, mentions des visites tarifées de curiosités locales, etc. Dès 1840, le secteur touristique est composé d'une nébuleuse d'activités diverses : sur le plan des transports, les compagnies ferroviaires et maritimes gardent le monopole de l'action, le secteur commercial donnant libre cours aux démarches les plus originales ou les plus audacieuses.

Parmi celles-ci, l'inventivité de Thomas Cook est légendaire et le récit mouvementé de Laurent Tissot à son propos captivant. Impressionné par les ravages de l'alcoolisme dans les cités anglaises et influencé par l'église baptiste, Thomas Cook rechercha le moyen de faire voyager les couches les plus défavorisées de la société pour leur faire oublier le charme du *Pub*. Les premiers succès sont spectaculaires. Très vite, Cook élargit son champ d'activité, dépasse l'Angleterre et se tourne vers des couches fortunées de la société instaurant une véritable technologie touristique : se déplacer sans souci d'aucune sorte, suivre des itinéraires précis mais modulables à souhait, présenter des hôtels à prix fixes, instituer le forfait tout compris, compter sur l'aide d'agents de référence en tout endroit et pouvoir user de moyens de paiement sûrs et sans argent liquide, tels les chèques de voyage Cook, etc.

A sa mort, il cède à son fils non seulement un empire financier, mais encore des idées en germe dont le tourisme de masse issu de notre société des loisirs n'a pas fini de profiter.

Mais ces innovations, qu'il s'agisse du guide de voyage ou des agences touristiques, éloigne le touriste de l'autochtone, et ce n'est pas le moindre des mérites de l'ouvrage de Laurent Tissot que de rappeler qu'à une époque relativement proche, certaines régions de notre pays présentaient un décalage considérable entre la beauté de leurs paysages et les défauts de leurs habitants : durant tout le XIXe siècle, les suisses forment dans les campagnes et en montagnes des masses pauvres et laborieuses. L'arrivée d'un tourisme fortuné et cultivé ne pouvait que générer des réactions de malaise ou d'envie et pour certains (aubergistes, hôteliers, guides de montagne ou gardiens de cabane) la frénésie de s'enrichir rapidement. L'image qu'en donne le guide touristique (Guides Murray ou Baedeker) est largement partagée : les hôteliers sont cupides, opportunistes, corrompus, vénaux et intéressés. Les montagnards s'ils ne sont pas crétins et goitreux sont laids, cela suffit à les condamner. Leurs tares prennent source dans la pauvreté du pays, sa faible capacité pour d'éventuels améliorations, la déficience en ressources en rapport avec l'importance de la population, la faillite du gouvernement central, les dissensions religieuses, les égoïsmes cantonaux et régionaux etc. Ce délabrement politique, social, matériel et physique a ceci de grave, qu'il se répercute directement sur l'état mental de la population. Cet état de dégradation produit les domestiques les plus obséquieux et les plus corvéables. Et parmi les couches inférieures la mendicité est presque

universelle : pour qui mendier n'apparaît pas comme une dégradation, elle est même enseignée par les parents à leurs enfants moins par nécessité que comme une sorte de spéculation.

A ce titre, Thomas Cook par sa rigueur et son organisation a réalisé une œuvre de salubrité publique, obligeant les hôteliers et leur personnel à professionnaliser leurs pratiques avant de participer à son entreprise.

Laurent Tissot a, de ce point de vue, le mérite de replacer la Suisse dans une vision peu flatteuse, mais annonciatrice d'un tiers monde contemporain ensoleillé .

Le tourisme de masse, « à l'anglaise », a finalement apporté à notre population un bien-être matériel évident, favorisant son instruction et lui évitant en fin de compte les dérives de la (sur)consommation actuelle.

Cette approche très « conquête de l'Ouest » se lit comme un roman, mais l'auteur n'oublie pas pour autant sa vocation académique et agrémente son ouvrage d'une vaste outil de recherches et de références, telles les notes savantes et la bibliographie, citant autant les ouvrages encyclopédiques sur le tourisme que les études particulières. L'auteur a opté pour le renvoi des notes en fin d'ouvrage : le grand public y trouvera davantage son compte dans la fluidité de la lecture que le spécialiste. Mais ces notes contiennent des renvois nombreux à des ouvrages et des articles, enrichissant d'autant la connaissance du phénomène économique que la suggestion de pistes de recherches originales à l'intention des historiens.

Relevons néanmoins l'abondance d'études anglaises et françaises sur le tourisme, analysé au travers des Guide bleu, Murray ou Baedeker, comme d'ailleurs au travers des grandes réalisations touristiques européennes. Mais du même coup, le Valais mis à part, notre pays semble n'avoir pas encore soulevé de vague historiographique déferlante: les Alpes bernoises, le Tessin, les Grisons et le canton de Vaud surtout semblent faire pâle figure et attendre encore leurs historiens.

L'énoncé des sources d'archives met particulièrement en évidence l'absence ou le déficit criants de fonds touristiques dans les dépôts romands. Désintérêt, certes pas, mais prise de conscience peu développée pour la recherche d'archives d'entreprises hôtelières ou d'offices du tourisme, dont le statut privé ne favorise pas directement la conservation.

Ce gros ouvrage comprend aussi un index des noms propres (lieux et personnes), facilitant grandement la navigation dans cette riche contribution, pour autant que le lecteur puisse établir des liens entre les auteurs de guides touristiques, les voyagistes et ainsi restituer ce qui aurait pu être un index thématique. La table des matières détaillée comble ce léger désagrément car heureusement, l'ouvrage est divisé en chapitres courts, denses de contenu mais fortement structurés et hiérarchisés, chronologiquement bien délimités par période et par centres d'intérêt, auxquels les sous-chapitres renvoient constamment le lecteur, le guidant d'autant mieux dans sa recherche.

Cet ouvrage se lit avec aisance d'autant qu'il retrace la genèse d'un phénomène dont les développements et les dérives plus tardives sur d'autres sociétés sont

aujourd'hui par trop criantes. Le promeneur ne s'étonnera donc plus de voir surgir au détour d'un sentier alpin des bâtiments hôteliers d'un autre âge, sans rapport avec l'activité économique contemporaine de la région.

Laurent Tissot fournit d'abondantes informations sans générer l'ennui. Son propos est vif, le ton posé, l'argumentaire convainquant, le détail précis, l'écriture fluide, l'analyse pertinente et le mot évocateur.

Gageons que cet ouvrage devrait concerner aussi bien l'historien, le géographe ou l'archiviste que l'amateur de voyages éclairé.

Mais le propos reste académique : la typographie y est austère et imprime son caractère par trop scientifique. Des cartes plus attirantes, quelques graphiques immédiatement perceptibles ainsi que des photographies auraient apporté à l'ouvrage la respiration qui lui manque. Les contraintes de l'édition expliquent ces choix, mais limiteront sans doute ce volume à un public spécialisé.

Néanmoins, les amateurs de voyages, qu'ils pratiquent d'avantage les témoignages de Nicolas Bouvier et d'Ella Maillart ou le style actualisé du Guide du routard français ou de l'australien Lonely Planet, devraient y trouver leur compte, tant ce livre mérite largement d'être connu et diffusé. C'est le meilleur destin que nous pouvons lui souhaiter et le plus bel hommage rendu à la valeur de son auteur.

Robert Pictet

Gianni HAVER (dir.), *La Suisse, les Alliés et le cinéma*, Lausanne, Antipodes, 2001.

Les éditions Antipodes inaugurent avec ce volume la collection « Média et Histoire ». Ce choix apparaît comme d'autant plus judicieux que l'ouvrage se propose d'ouvrir de nouvelles perspectives à la recherche historique menée en Suisse sur le cinéma et les médias. L'ouvrage collectif dirigé par Gianni Haver rassemble une série d'articles originaux sur le cinéma de propagande allié pendant la Seconde guerre mondiale. Il est le fruit d'une année de recherches collectives menées à l'Université de Lausanne. Les étudiants et étudiantes pilotés par un spécialiste aguerri ont ainsi pu — et c'est assez rare pour être signalé — développer, affiner et enfin exposer leur étude à la collectivité pour le plus grand plaisir des lecteurs.

L'ouvrage présente une série d'approches différenciées sur le cinéma façonné dans le camp allié, la réception de ces films en Suisse et les médiateurs de cette production auprès du public. Une première partie de l'ouvrage se concentre sur la production spécifiquement alliée, liée au second conflit mondial (Robert Jaquier, Julie Zaugg et Mathieu Carnal). L'ancrage chronologique est dans la majorité des cas contemporains au conflit lui-même. L'article de Robert Jacquier mérite une mention particulière ; l'auteur se penche en effet sur la représentation des Asiatiques dans le cinéma américain et plus spécifiquement sur la production anti-

japonaise. Il contemple pour ce faire une période plus longue et plus complexe. R. Jaquier se propose en effet d'«observer dans quelle mesure un même modèle peut servir à définir plusieurs identités, et comment celui-ci peut être affirmé, ou atténué, à des périodes données » (p. 11). Partant de l'image du « péril jaune », l'auteur dresse les procédés filmiques et discursifs à travers lesquels les Chinois puis les Japonais sont traités dans le cinéma hollywoodien. La déshumanisation de l'ennemi japonais, toujours représenté de manière indistincte, est renforcée par la représentation extraordinairement détaillée et codifiée du « groupe américain ». L'analyse fine de R. Jaquier nous pousse à nous interroger sur le cinéma américain actuel qui utilise à foison des procédés déjà bien rôdés lors du Second conflit mondial. Le dernier volet de son article consacré à la « menace islamiste » dans le cinéma hollywoodien prend aujourd'hui un sens tout à fait particulier qui ne manquera pas d'intéresser les lecteurs.

Un deuxième groupe d'articles se focalise sur le terrain helvétique (Gianni Haver, Isabelle Paccaud et François Lorétan) ; un terrain qui, nous rappelle François Lorétan, « est tout à fait particulier puisque les images cinématographiques des belligérants, ou du moins une partie de celles-ci, sont simultanément présentes sur les écrans du pays » (p. 105). L'étude de la situation helvétique imposait un éventail d'approches plus amples. Ainsi Gianni Haver se penche sur la production indigène et sur les modalités de diffusion du cinéma étranger en Suisse. L'auteur se propose en particulier de mettre l'accent sur la « représentation explicite du conflit sur les écrans suisses pendant les années 1938 à 1945 » (p. 71). Il nous invite non seulement à une relecture de l'esprit de la « défense spirituelle » à travers la production du Ciné-journal suisse (CJS) et du Service des films de l'armée (SFA), mais également à une analyse des « images d'importation ». Cette dernière étape apparaît d'autant plus importante que, soutient l'auteur, « ce sont les images produites à l'étranger qui ont fourni à la population suisse le miroir d'un monde en guerre » (p. 87). Les deux dernières contributions de l'ouvrage s'intéressent quant à elle aux médiateurs. L'étude à bien des égards pionnière proposée par Isabelle Paccaud nous présente les notices biographiques des principaux critiques cinématographiques romands. L'auteure reconstruit se faisant un cadre non indistinct mais sensiblement homogène de la culture politique et intellectuelle des critiques romands. Enfin François Lorétan nous invite à nous pencher sur l'horizon référentiel des chroniqueurs genevois et vaudois face aux long-métrages de propagande américains. L'article clôt ainsi le parcours de recherches sur le cinéma allié et la Suisse.

Nul n'est besoin d'insister sur l'intérêt de l'approche proposée par cet ouvrage collectif. Il suffit peut-être seulement de signaler l'importance d'une analyse des médias et de leur réception pour tenter d'aborder des questions aussi diverses que l'auto-représentation, l'imaginaire collectif et la structure politique et culturelle d'un pays. Un challenge que la collection « Média et Histoire » se propose de relever.

Stéfanie Prezioso